

Pour nos lectrices : des cheveux mi-longs et des perruques

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 2

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221593>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

retraite. Immanquablement chaque retenue coïncidait avec quelque jour radieux ou quelque événement passionnant.

Rien que la déveine, encore et toujours, au service militaire. Il y rencontra des officiers qui ne croient pas à la malchance des conscrits et qui subodorent partout des renitents. Il « écopa » de toutes les corvées, il but jusqu'à la lie la coupe des brimades. Inutile de dire qu'il éprouva un réel soulagement à rentrer dans la vie civile.

Ici, une nouvelle tranche de vie. Après la vie de l'homme des casernes, le train-train imprévu du civil, mais partout il y avait toujours Agénor Mésusez, roi de la « cerise », comme on dit dans la basse pègre.

Pour remplir son temps, tout autant que pour assurer son pain quotidien avec un peu de beurre dessus, Agénor exerçait la profession d'homme de peine. Profession ou métier, comme vous le préférez, qui n'exige la connaissance d'aucune langue, pas plus qu'une teinture scientifique quelconque. C'est la vocation toute trouvée pour les « fruits secs », comme aussi pour ceux que leur tempérament pousse vers une vie paisible. Agénor réussit à opérer des changements radicaux dans sa branche de travail : pensez bien que la déveine coopéra activement à cette évolution ! Il allait proposer ses services dans quelque entrepôt. A le juger sur sa mine, on l'engageait, car sa figure impersonnelle à souhait, n'inspirait aucune répulsion. Un stage très court renseignait ses patrons d'un moment. Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler des ruines que les Huns laissent sur leur passage ! Forcez votre imagination à multiplier ces ravages par mille, et vous aurez une faible idée du résultat de l'activité du citoyen Mésusez. Il réduisit à néant des villes de porcelaine édifiées dans le sous-sol des entrepôts. Entre ses mains, la verrerie ne durait que l'espace d'un soupir ; quant aux fioles de vin précieux, leur trépas précédait encore l'éveil du désir de la dégustation chez Agénor. Pauvre type ! Désireux de tourner ce feuillet de malheur dans le livre de ses jours, Agénor entra chez un confiseur, — vous voyez qu'on ne vous cache rien ! — en qualité de garçon-livreur. Sa première sortie ayant coïncidé avec une série de catastrophes, on le pria de garder le coin du feu. Il était écrit que cela ne durerait pas non plus : Agénor plongea le laboratoire dans la désolation par les fantaisies hautement condamnablement auxquelles son incurable malchance le fit se livrer. Il se retrouva sur le pavé, toujours impassible sous la persécution de son destin...

Bien qu'il fût ainsi avisé que rien ne lui réussirait, — JAMAIS ! — Agénor voulut goûter aux joies adorables de l'amour. Pauvre type ! Là encore, il connut toutes les hontes du laissé pour compte !... Une jeune blanchisseuse qui le voyait passer et repasser sous les fenêtres de l'atelier, — où elle ne faisait que de repasser ! — s'éprit de lui, pensant avoir à faire à quelque poète indépendant. Elle entreprit de le conquérir. Elle fit des signaux fort gracieux en agitant à la fenêtre des pièces de lingerie encore plus gracieuses. Résultat : Agénor leva ses grands yeux, vit l'aimable invitation, mais se retourna, cherchant le mortel assez heureux pour inspirer des appels si touchants... La belle repasseuse soupira, — tout n'est pas rose dans le métier de blanchisseuse ! — puis elle reprit sa tâche. Agénor, de son côté, avait jeté son dévolu sur une jeune « cousette » qui lui plaisait très fort. Elle était jolie, mais lui la trouvait divine. C'est toujours comme cela que débutent les idylles ! Agénor était trop timide pour aborder franchement l'enfant blonde au sortir de son atelier et lui exposer ses « desiderata ». Il résolut de l'informer de ses vœux par écrit. Dans le rayon local, la dépense est abordable et le facteur ose entrer partout. Il composa une épître, fort embrouillée, dont le plus clair devait montrer à la belle qu'il désirait mourir sous sa loi. La rédaction du billet prêtait sans doute à équivoque, car il lui vint cette réponse :

« Monsieur,

« Votre lettre m'a touché beaucoup, mais vous » devriez savoir qu'une apprentie ne peut pas » engager dans la maison où elle travaille un jeu-

» ne homme pour lui éviter les travaux pénibles. » Regrets sincères et compliments. »

(Signature illisible.)

Une fois de plus, la chance lui avait tourné le dos. Sans perdre courage, il se mit en campagne et, avec une tranquille audace, il commença à dévisager les passantes, cherchant ainsi celle dont il ferait sa compagne. Un homme érudit peut trouver une femme sans grand-peine. Agénor vit aboutir ses vœux et, sans qu'il sût comment, il se trouva nanti d'une épouse. L'amour rend aveugle, c'est ce qui explique la surprise d'Agénor lorsqu'il s'aperçut que sa moitié n'avait qu'un œil et que l'un de ses mignons petits pieds venait en droite ligne de chez l'orthopédiste. Il n'avait rien vu de tout cela... Déçu, il envisageait une séparation quand, au rentrer, un soir, il trouva la clef sous le paillason avec cette phrase lapidaire, sur la marge d'un journal : « Je ne veux pas rester avec une mазette pareille, je rentre chez mes parents ». Heureux d'éviter une explication pénible, Agénor tourna la clef, mettant ainsi une barrière entre lui et la méchanceté du siècle...

Raconter par le menu tous les avatars d'un malheureux si accablé demanderait une longévité remarquable dont nous ne sommes pas assurés. Aussi, nous en arriverons à la fin de notre héros. Pauvre type ! Il doit avoir quitté cette vallée de larmes, et cela nous donne un soulagement profond à penser qu'il a cessé de gémir ici-bas. Seulement, — ne vous étonnez pas du fait, — il a encore manqué sa sortie ! Il a disparu, vous entendez : dis-pa-ru ! Certains meurent en grand apparat, acteurs muets d'une dernière parade ! D'autres s'en vont rejoindre la cendre dont ils sont issus, accompagnés de gens recueillis. Le mieux alangé de la bande rappelle en termes choisis, avec un brin d'émotion dans la voix, les vertus du défunt, vertus dont le parfum est si tenu que c'est la seule fois qu'on le percevait ici-bas.

Agénor a disparu, vous le savez, disparu bêtement, sans laisser de traces. Un jour, on demanda quelque part : « Avez-vous vu Agénor ? » Et personne ne l'avait rencontré, d'où l'on conclut que le citoyen en question était mort. Fait assez justement déduit, puisque, s'il avait été en vie, Agénor n'eût pas manqué de se signaler par quelque extravagance...

Ainsi l'éternel déveinard connu encore cette dernière avantie du Destin : il fut biffé du rôle des actifs de la Société sans que l'annaliste fût là pour noter l'événement !

Pauvre type !...

St-Urbain.

POUR NOS LECTRICES

Des cheveux mi-longs et des perruques.

L'HEURE de la Grande Pénitence a sonné... pour nos compagnes aux cheveux trop courts ; c'est du moins ce qu'affirmaient l'autre soir, au jour de la fête de l'Ecole nationale de coiffure, à Paris, toutes les sommités de l'art capillaire et notamment M. Chaumier, directeur de l'école. Foin des nattes rasées et des cheveux coupés à la « garçonne », voire à la « boy scout » ! La mode, mesdames, cette mode dont vous êtes tout à la fois les esclaves et les vestales exigera de vous l'hiver prochain des coiffures mi-longues, dont les mèches savamment ondulées viendront mourir à la naissance du cou. L'oreille demeurera toutefois dégagée et de petites pattes aguicheuses, affilées comme des poignards, ou terminées par une lourde volute, continueront de pointer au-dessous des tempes.

Mille fantaisies seront pourtant permises. Un éventail de cheveux flous, auréolant la nuque de ses innombrables frisons, sera considéré comme très sélect : Mlle Yvonne Vallée a fait école. Quant aux élégantes qui n'hésiteront pas à sacrifier toute leur chevelure, elles en seront réduites à porter perruque. « Le vilain mot ! » dira-t-on. Bah ! nos coiffeurs préparent actuellement des postiches qui pèsent à peine quelques onces et qui emboîteront parfaitement les crânes les plus délicats. La perruque sera d'ailleurs très en vogue dans les soirées à Paris, d'abord, puis ailleurs, et les Parisiennes pourront

choisir entre la coiffe de soie dorée, ornée de plusieurs petits chignons, et la calotte aux fins copeaux d'argent que portaient jadis les marquises.

Une trentaine de modèles ont présenté l'autre soir devant un aréopage de connaisseurs et de journalistes, ces nouveautés affriolantes, cependant qu'un orchestre de coiffeurs mélomanes jouait le « Beau Danube Bleu ».

D'autre part, une centaine d'artistes es ondulations profitèrent de la solennité pour exercer leurs talents sur des chevelures de toutes couleurs — blondes, brunes, mordorées, grises ou même blanches — mais que n'avaient jamais entamé les mâchoires sacrilèges des ciseaux. A la fin de l'épreuve un jury armé de peignes examina les chefs-d'œuvre et déclara des récompenses. Et la plupart des spectatrices dont la tête était aussi vierge de papillottes que celle d'un enfant de deux mois, commencèrent à regretter leur défunte chevelure.

Echo d'examen. — Comment vous y prendriez-vous pour faire transpirer un malade ?

— J'emploierai les sudorifiques les plus efficaces.

— Lesquels ?

— Par exemple, des stimulants aromatiques, tels que le thé, le café, etc.

— Et si cela ne suffisait pas ?

— J'aurais recours aux huiles volatiles, tels que l'éther, les composés alcooliques.

— Et si elles ne produisent aucun effet ?

— J'essaierai l'antimoine diaphorétique, les poudres de James, les poudres de Dover...

— Et si tout cela était inutile ?

Le candidat commence à suer à grosses gouttes. — Si tout cela était inutile, je prendrai la bourra-che, et puis la salsepareille, la quinine, le jaborandi, du safran, la pilocarpine, etc.

— Et si tout cela était insuffisant ?

— Alors, je lui conseilerais de subir un examen chez vous.

PAS SI FOU QU'IL EN A L'AIR

REQUENTEZ-VOUS les médecins, pis encore, les médecins-aliénistes ? Non ? Tant mieux pour vous ! Je ne connais pas de société plus propre à nous faire douter de notre pauvre jugement.

Pour les psychiatres, l'humanité est une collection de nerveux, de névrosés, de neurasthéniques, d'anormaux, d'originaux, de piqués, de dégénérés et de demis-fous. Quant aux autres, les normaux, tout-à-fait normaux, il paraît y en avoir si peu que ce serait faire preuve de bien de la prétention que de vouloir faire partie de cette infime catégorie. Ceci dit, faites votre choix, mes frères !

Mais au fait, est-ce si facile de différencier les fous de ceux qui ne le sont pas ? On en pourrait douter à lire l'anecdote suivante trouvée dans le « Figaro » de 1877.

Un certain docteur T..., affligé d'une monomanie assez grave pour qu'on eût jugé opportun de le confier aux soins d'un médecin-aliéniste, aurait été, sur la prière de sa famille, amené en voiture dans la maison du Dr Blanche, sous la conduite d'un ami dévoué, M. le Duc d'Audiffret-Pasquier, président du Sénat et de deux autres personnages. Durant le trajet, M. d'A., vivement ému par une discussion politique, se laissa envahir par une animation qui n'était point encore dissipée en arrivant à destination.

On se présenta devant le docteur qui était prévenu de la visite, mais ne connaissait aucun des assistants. Son futur pensionnaire était d'un calme parfait et causait avec une désinvolture charmante, tandis que le duc parcourait le salon à grands pas en continuant sa diatribe. L'aliéniste le suivait de l'œil, et avec cette habileté que donne une longue expérience, il accapara ce visiteur, l'isola, l'emmena doucement dans une chambre séparée et donna un tour de clé l'enferma.

Les autres personnes s'étaient dispersées. M. T. après avoir tranquillement lorgné les tableaux, s'était glissé dans le jardin, et, ayant hélé une voiture, avait regagné Paris. Ses compagnons ne le voyant plus, croyant l'expédition terminée, avaient disparu de leur côté.

Lorsque le docteur revint vers son pseudo-malade, il se trouva en présence d'un homme exaspéré qui lui demanda compte d'un pareil procédé.